Document generated on 09/26/2024 5:28 p.m.

Québec français

Nouveautés

Number 68, December 1987

URI: https://id.erudit.org/iderudit/45085ac

See table of contents

Publisher(s)

Les Publications Québec français

ISSN

0316-2052 (print)
1923-5119 (digital)

Explore this journal

Cite this review

(1987). Review of [Nouveautés]. *Québec français*, (68), 89–96.

Tous droits réservés © Les Publications Québec français, 1987

This document is protected by copyright law. Use of the services of Érudit (including reproduction) is subject to its terms and conditions, which can be viewed online.

https://apropos.erudit.org/en/users/policy-on-use/

érudit

This article is disseminated and preserved by Érudit.

Érudit is a non-profit inter-university consortium of the Université de Montréal, Université Laval, and the Université du Québec à Montréal. Its mission is to promote and disseminate research.

https://www.erudit.org/en/

qui ne se contentait pas d'effeuiller la marguerite en compagnie d'une jeune fille. *Avoir de l'allure* était donc synonyme de *être déluré* et aussi de *être alluré* ; ces deux adjectifs ont été extrêmement courants dans les parlers de France au XIXe siècle, avec les sens de « vif, habile, dégourdi, rusé » ; seul *déluré* a été admis dans les dictionnaires du français, il y a cent ans, alors que *alluré* continue sa carrière dans certaines régions de France.

Entre la vivacité d'esprit et l'effronterie, entre la débrouillardise et la ruse, entre la hardiesse et le dévergondage, il n'y a qu'un pas ; c'est pourquoi ces mots se colorent différemment selon la situation ou la personne évoquée. Si, autrefois, un jeune homme *avec de l'allure*, donc entreprenant, était admiré et envié, une jeune fille *à l'allure* était simplement une dévergondée...

Les Belges aussi ont ben d'l'allure !

Revenant à notre époque, mais tout en restant dans les « vieux pays », on remarque que les Belges utilisent l'expression *avoir de l'allure* dans le sens de « avoir du savoir-faire, de l'ordre, dans son activité ménagère ou manuelle » ; on dira d'un apprenti doué qu'*il a déjà de l'allure* ; par contre, *un sans-allure* est mal organisé, négligent, peu soigné, maladroit, désinvolte, lourdaud...

La survivance de ces emplois presque identiques au Québec et en Belgique (où l'expression ne se dit que des personnes) permet de supposer que *avoir de l'allure* a eu cours dans ce sens, aux XVIIe et XVIIIe siècles, dans une partie de la France, et qu'il a été supplanté ensuite par les adjectifs *alluré* et *déluré*.

D'où vient donc l'allure à la québécoise ?

L'analogie de sens évidente entre *allure, alluré* et *déluré* fournit une piste pour l'explication des origines de l'emploi québécois. *Allure* vient étymologiquement du verbe *aller* ; cette filiation est encore reconnaissable dans le sens français de « manière de se déplacer, de se tenir, de se présenter ». Elle ne l'est plus dans le sens québécois, qui se situe sur le plan de l'intelligence, du jugement. Il faut faire entrer en scène une autre famille de mots, celle de *leurre*. Le verbe *leurrer* a d'abord été un terme de fauconnerie et signifiait « dresser le faucon » ; *aleurer* et *alurer*, qui avaient le même sens, ont donné le participe adjectif *aleuré, aluré* signifiant « dressé (en parlant du faucon) », d'où « habile, dégourdi ». C'est ce sens qui a influencé le mot *allure*. Par la suite, *leurrer* a pris le sens figuré de « duper, tromper », et un autre verbe est apparu, *déleurrer* « détromper » ; de là vient le populaire adjectif *déluré*...

Celui qui *a de l'allure*, que ce soit l'amoureux entreprenant du XVIIIe siècle, le jeune apprenti belge du XXe siècle, ou mon chum québécois, c'est toujours quelqu'un qui a le tour...

Pour qualifier quelqu'un qui n'a pas d'allure, dites-vous que c'est un *pas d'allure* ou un *sans-allure* (ou les deux, indifféremment) ?

Adresse : Enquête TLFQ, Langues et linguistique, Faculté des Lettres, Université Laval, Québec G1K 7P4.

* Le groupe du Trésor de la langue française au Québec est subventionné principalement par le Conseil de recherches en sciences humaines du Canada.

NOUVEAUTÉS

biographie

tchaïkovski
Nina BERBEROVA
Actes Sud, Paris, 1987, 219 p.

la vie de liszt est un roman
Zsolt HARSANYI
Actes Sud, Paris, 1986, 533 p.

de léopold à constance. wolfgang amadeus
Maurice BARTHÉLEMY
Actes Sud, Paris, 1987, 220 p.

Les biographies (ou autobiographies) de personnages illustres ont toujours compté parmi les meilleurs vendeurs de l'édition internationale. Cette vogue ne cesse de s'accroître. À preuve, l'immense succès remporté par l'*Amadeus*, affabulation biographique, de Peter Shaffer, porté à l'écran de façon grandiose par le cinéaste Milos Forman. Profitant de cette mode, l'éditeur d'Actes Sud, Hubert Nyssen, fait paraître coup sur coup la biographie de trois des plus importants compositeurs des XVIIIe et XIXe siècles : Mozart, Liszt, Tchaïkovski.

Écrivaine très réputée depuis la parution en 1986 de son roman *le Laquais et la Putain*, toujours chez Actes Sud, Nina Berberova reprend en français un texte écrit depuis vingt-cinq ans, mais qui, malgré le temps écoulé, a conservé toute sa saveur. Le *Tchaïkovski* de Berberova est une biographie traditionnelle, superbement écrite, conçue à partir de documents d'époques, esentiellement la correspondance et le journal du compositeur, complétés par des témoignages de contemporains de Tchaïkovski, parents ou amis (Praskovia Vladimirovna Tchaïkovski, Glazounov, Rachmaninov), rencontrés dans le Paris des années trente et quarante. L'excellence du livre réside surtout dans l'art que Berberova a d'exprimer l'âme du compositeur russe.

Comme le *Tchaïkovski* de Berberova, *la Vie de Liszt est un roman* n'est pas un écrit récent, mais paraît pour la première fois en français, chez Actes Sud. Zsolt Harsanyi, son auteur,

est mort en 1943. Encore une fois, le temps n'a pas affecté l'œuvre, pas plus qu'il a terni l'œuvre de Liszt. Ce roman — car il s'agit bien d'un roman — d'Harsanyi fait illusion. Le lecteur se surprend constamment à croire aux dialogues, pourtant fictifs, entre le compositeur et sa mère, entre Liszt et Beethoven ou Chopin. Fortement documenté sur la vie culturelle de l'Europe du XIXe siècle, le romancier en fait une impressionnante reconstitution avant le « plus grand pianiste du monde » comme protagoniste. Il faut également rendre hommage à la traduction de Françoise Gal qui fait oublier que ce roman a d'abord été écrit en hongrois.

Contrairement à Berberova et à Harsanyi, Barthélemy est un musicologue qui a publié de nombreuses études musicologiques. Mais son *Wolfgang Amadeus* n'est pas pour autant un ouvrage spécialisé susceptible de plaire aux seuls initiés. Il s'agit, comme le souligne son éditeur, d'un « raconté avec passion » où les œuvres de Mozart sont bien « articulées aux événements de sa vie ».

En plus de leur intérêt intrinsèque, ces trois biographies ont l'estimable avantage d'être publiées chez un éditeur (Hubert Nyssen) qui a compris qu'un livre doit être aussi un *bel objet*.

Guy CHAMPAGNE

dictionnaire

dictionnaire historique, thématique et technique des littératures.
Littératures française et étrangères, anciennes et modernes.
Jacques DEMOUGIN (sous la direction de), Larousse, Paris, t. 2 [L-Z], 1986, 1 863 p. [pagination continue].

Comme je l'ai affirmé en analysant le premier tome, présenter un *Dictionnaire historique, thématique et technique des littératures* en deux volumes même totalisant 1 863 pages relève de la naïveté ou de la présomption, en même temps que d'intentions fort généreuses ! Il est matériellement impossible de « couvrir » l'ensemble de tous ces corpus sans qu'on soit obligé de pratiquer (même avec discernement !) des « coupes sombres » à de nombreux endroits (époques, écoles, courants, écrivains...). Bien que je demeure franchement admiratif devant la présentation technique de ce dictionnaire (qualité remarquable des illustrations, typographie élégante et d'une parfaite lisibilité, reliure souple et maniable), devant les nombreux articles cernant « les différentes composantes du phénomène littéraire » (biographies, méthodes critiques, institution littéraire, modernité, terminologie...), je ne peux m'empêcher de manifester encore de vives réticences et de vifs regrets devant la « couverture » limitée du corpus québécois. Est-ce dû aux deux seuls consultants, — d'origine étrangère, — Auguste Viatte et Paul Zumthor, — à l'ignorance ou à des partis pris, au caractère encore très centripète de l'institution littéraire française malgré des efforts évidents des Éditions Larousse pour remédier à cet état de fait, il reste que la littérature québécoise est mal traitée (en deux mots) et incorrectement identifiée. Que l'on persiste, en 1986, à « **Québec (littér.)** » à renvoyer laconiquement à « **Canada (littér.)** » relève du parti pris ou de l'ignorance. Depuis 1960, nous avons **nommé** notre littérature « québécoise ». Ceux, quels qu'ils soient, qui ont la prétention de l'analyser, devraient avoir la décence élémentaire d'utiliser les mêmes appellations. Quant aux consultants, malgré leurs lettres de noblesse, passées ou présentes, il nous semble qu'on devrait désormais recourir à des spécialistes contemporains connaissant à fond le corpus québécois récent et aptes à le faire connaître. Le croiriez-vous ? On ne dit mot d'un manifeste clef de notre littérature, *Refus global*, on ignore Gilbert La Rocque, Rina Lasnier, Paul Le Jeune, Wilfrid Lemoine, Françoise Loranger, Louise Maheux-Forcier, Jacques Poulin... (assez ! assez !), alors qu'on accorde une bonne place à un écrivain secondaire, au style rudimentaire, Jean-Jules Richard, par exemple. Voilà comment ce précieux instrument de consultation perd en qualité, en intérêt et en crédibilité, faute de rigueur documentaire.

Gilles DORION

essais

lettres d'Italie
Denise BOUCHER
l'Hexagone, Montréal, 1987, 107 p.

Auteure de la célèbre pièce de théâtre *les Fées ont soif*, Denise Boucher inaugure, avec *Lettres d'Italie*, la collection « Itinéraires littéraires » publiée à l'Hexagone. Lues à Radio-Canada, en mars et avril 1987, à l'émission « les Belles Heures », ces lettres nous font découvrir une femme sensible, enjouée, tendre et passionnée.

Avec ses *Lettres d'Italie*, Denise Boucher nous entraîne à travers les villes et les villages d'une Italie qu'elle redécouvre en même temps qu'elle l'offre aux destinataires de ses lettres (Gaston Miron, Pauline Julien, Patrick Straram...) : « Descendre du train et trembler chaque fois, comme au début de chaque histoire d'amour » (p. 29). Toutefois, il faut reconnaître que c'est plutôt à un voyage intérieur qu'elle nous invite : « Le chemin n'était plus droit, je devait partir. [...] Au milieu de la vie, attendre est un malheur. Et marcher, c'est vivre » (p. 17). Parsemée de citations d'écrivains, de réflexions sur la peinture, sur l'architecture, sur l'âme de certaines villes, chaque lettre est un petit bijou de style, aux limites du réel et de la confidence.

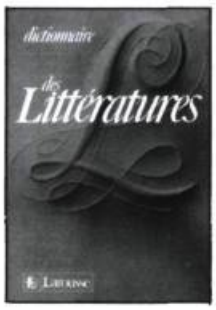
J'ai toujours éprouvé de la difficulté à parler d'un livre que j'apprécie au plus haut point et c'est le cas ici, puisque rarement j'ai lu un volume avec autant de plaisir. *Lettres d'Italie* séduit aussitôt le lecteur tant par le style souple aux accents poétiques que par la vivacité de la description et la richesse de l'information. Un livre que je ne saurais trop recommander.

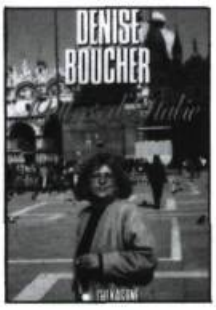
Hélène MARCOTTE

la conférence inachevée
Jacques FERRON
VLB éditeur, Montréal, 1987, 239 p.

La quatrième de couverture présente *la Conférence inachevée* comme « le testament littéraire de Jacques Ferron ». Même si je souscris d'emblée à cette affirmation pour bien des raisons qui tiennent surtout à l'extraordinaire qualité d'écriture de ces témoignages et récits, j'ajouterais deux qualificatifs indispensables, soit « médical » et « social », le premier étant compris dans le second. En effet, cet ouvrage posthume, au caractère indiscutablement autobiographique, se lit d'abord comme une sorte de pamphlet dénonciateur des pratiques (et des praticiens) de la médecine psychiatrique dans le Québec des années soixante-dix. Il tourne même, paradoxalement, pour peu qu'on découvre le sens des mots, à un doux « éloge de la folie » que n'aurait pas dénié Érasme satiriste. La dimension sociale

NOUVEAUTÉS





du recueil se trouve en un certain sens confirmée par les quinze textes qui suivent « le Pas de Gamelin » dans lesquels le médecin cède le pas au conteur et au mystificateur, tantôt ironique ou humoristique (souvent), tantôt tendrement lyrique (à l'occasion). Après les flèches légèrement empoisonnées décochées à la profession et aux confrères, sans agressivité, il va sans dire, mais en une manière de constat un peu résigné, sinon désabusé, Ferron nous promène dans la région de son enfance, puis dans les différents coins du Québec où il a exercé. Cela nous vaut de savoureux « contes », « sornettes » et « récits » du « pays incertain » où la dénonciation sociale fait place au merveilleux et se rapproche du fantastique. En refermant le recueil, écrit dans un style aisé et superbe, pétillant d'humour et ponctué de clins d'œil sans malice, on ne peut s'empêcher de penser qu'il aurait peut-être été préférable de le publier comme un recueil de récits et de contes, quitte à éditer à part la première partie, sans doute avec la « lettre d'amour soigneusement présentée » qui accompagnait *les Roses sauvages*. Il faut lire absolument la « préface » de Pierre Vadeboncœur, qui constitue une solide analyse du livre, dont elle souligne la gravité sereine et détachée devant la mort, la condition humaine et la démence.

Gilles DORION

les nouveaux visages de la pauvreté
sous la direction de Madeleine GAUTHIER
Institut québécois de recherche sur la culture, Québec, 1987, 258 p.
(Collection « Questions de culture », nº 12)

Les bouleversements sociaux de toutes sortes laissent dans leur sillage des démunis au visage marqué par l'inégalité. Au Québec, les études des vingt dernières années associaient davantage la pauvreté à une carence reliée à l'éducation et à l'instruction, alors que le présent ouvrage rappelle que la décennie quatre-vingt présente des facettes peu reluisantes des défavorisés côtoyant l'opulence sans en jouir effectivement.

Les quatre parties de cette étude brossent un tableau de ces nouvelles figures de la pauvreté. La première section relève quatre situations bien concrètes où la pauvreté s'inscrit dans le quotidien : des femmes monoparentales aux jeunes gens sans emploi sans oublier les personnes handicapées et certaines catégories d'Indiens. À cela s'ajoutent des témoignages qui n'ont rien de l'artifice. Les réfugiés et les requérants au statut de réfugié vivent une pauvreté d'autant plus douloureuse qu'elle est moins visible, mais elle est non moins enviable que celle des « nouveaux solitaires » qui forment la catégorie de la population la plus touchée par la pauvreté car le faible revenu de ces gens auquel s'ajoute souvent un équilibre mental précaire favorise une honteuse exploitation, surtout dans les centres-villes. La troisième partie dégage les éléments d'une nouvelle problématique en milieu urbain que parrainent des organismes ou des associations charitables. Enfin, les dernières études tentent de déterminer où se situe le seuil de pauvreté et comment elle se développe.

La brochette de spécialistes qui auscultent ce mal qu'est la pauvreté offre un diagnostic peu réjouissant de ce phénomène. En effet, la démonstration générale laisse entendre que les visages de la pauvreté actuelle ressemblent peu à l'image traditionnelle du pauvre. La rigueur de la démarche de cette analyse et l'accumulation de données précises inclinent le lecteur à s'interroger avec plus de sérieux sur le quotidien de la personne pauvre.

Yvon BELLEMARE

Littérature de jeunesse

venir au monde
Marie-Francine HÉBERT
illustrations de Darcia Labrosse
La Courte Échelle, Montréal, 1987, livret + jeu.

Avec *Venir au monde*, Marie-Francine Hébert répond à la sempiternelle question des enfants : « Comment on fait ça un bébé ? ». Le livre s'adresse aux jeunes de cinq ans et plus et se lit aisément.

D'abord un homme et une femme se rencontrent, s'aiment et se marient. Un jour, ils se disputent et, lors de la réconciliation, ils font l'amour. Il y a alors émission du sperme et, grâce à l'union d'un ovule caché dans le ventre de la mère et d'un spermatozoïde qui se trouve dans les testicules du père, ils conçoivent un enfant. Si le texte est simplifié à l'extrême de manière à permettre une meilleure compréhension, l'humour dont fait preuve Darcia Labrosse dans ses illustrations le rehausse parfaitement : « Darcia a le côté un peu plus romantique que moi. Il me fallait un illustrateur qui fasse passer la rondeur, la tendresse des choses », m'avoue Marie-Francine.

Bien que le produit fini, c'est-à-dire le coffret (livre, jeu et guide), puisse sembler très facile à concevoir, il a fallu près de trois ans aux deux femmes pour aboutir à ce résultat : « Les gens sont plus ouverts en 1987 qu'il y a dix ou vingt ans. Mais il y a encore beaucoup de tabous. C'est très facile de choquer », m'affirme Marie-Francine aussitôt appuyée par Darcia : « Trouver le ton juste, créer des personnages qui soient complets, des parents qui correspondent à la réalité, bref, faire une image de l'amour qui ne soit pas politique, cela demande énormément de travail ».

L'auteure et l'illustrateure avaient déjà travaillé ensemble à l'élaboration du *Voyage de la vie*, un magnifique album qui reprend l'histoire de la création, du poisson à l'être humain. À nouveau cette équipe a réalisé des merveilles : le souci du détail, du mot juste, de l'image adéquate fait de *Venir au monde* un outil indispensable pour les parents.

Hélène MARCOTTE

nouvelles

***brèves*, spécial québec**
EN COLLABORATION
Atelier du Gué, 1987, 152 p.

Retenus par la revue française *Brèves* en qualité d'échantillons de la production « nouvellistique » d'ici, vingt textes québécois d'auteurs différents sont désormais engagés dans une carrière internationale. Des écrivains aussi connus que Marie-Claire Blais, Nicole Brossard, Jacques Renaud, Gaétan Brulotte et Gilles Pellerin collaborent à ce numéro sous-titré « Spécial Québec ». La multiplicité des orientations thématiques et formelles privilégiées dans le recueil montre à l'évidence que les nouvellistes québécois œuvrent dans tous les champs de la prospection créatrice.

Le délicieux « Sucre à la crème », de Daniel Gagnon, aromatisé à la Cortázar, mérite, assurément, une dégustation. « Premier juillet », « ... onne pas » et « Au fond du miroir », tous trois de construction habile, laissent sourdre cette variété troublante d'inquiétude, propre au fantastique, occasionnée par une convergence du réel et du présumé non-réel. « Appétissante Création » et « le Regard différé » se signalent par leur recherche formelle ; « Tendresse », « Soleil couchant » et « la Tristesse voilée de bleu », par leur ton intimiste. Deux autres nouvelles dénoncent des absurdités politiques : « Samina » — sur le mode réaliste — et « Der Fisch » — sur le mode humoristique.

Enfin, pour compléter le dossier, la direction de *Brèves* joint aux nouvelles la transcription d'entrevues réalisées auprès des responsables de la revue *XYZ* et de la maison d'édition L'instant même.

Lise MORIN

mourir comme un chat
Claude-Emmanuelle YANCE
L'instant même, Québec, 1987, 118 p. (12,95 $)

Au mois d'avril dernier, Claude-Emmanuelle Yance a mérité le prix Adrienne-Choquette pour son recueil de nouvelles *Mourir comme un chat*. Je ne connaissais pas l'auteure. Pourtant, la nouvelle éponyme a été retenue au concours de nouvelles de Radio-Canada et diffusée en 1986, alors que « l'Arbre qui avait sept petites filles » et « Rien n'a de sens sinon intérieur » ont été respectivement publiées dans *Brèves* et *XYZ* en 1985 et 1987.

NOUVEAUTÉS

Les dix nouvelles qui composent le recueil varient quant aux thèmes : liaison amoureuse, correspondance mystérieuse, tourments d'une bossue, partie de Parchési... Cependant, huit d'entre elles se terminent soit par le départ, soit par la mort du protagoniste. L'auteure affectionne les dénouements malheureux. De plus, dans tous ses récits, elle parvient, grâce à une recherche stylistique marquée (utilisation de la phrase brève, de l'ellipse...), à créer des climats particuliers. En fait, elle suggère plus qu'elle ne décrit ou plutôt elle suggère ce qu'elle décrit : « Tu t'es tournée vers elle. Comme dans une glace, en face de toi, se dessine, monte, éclate un grand rire. Un rire qui n'en finit plus. Un rire de bras tombés, d'épuisement. Incontrôlable. Et dedans, une complicité jusqu'alors inconnue » (p. 10).

L'originalité de Claude-Emmanuelle Yance ne tient pas seulement à son écriture que l'on peut qualifier de moderne et à la construction particulière de ses nouvelles, mais aussi au fait que l'auteure « ne laisse pas les circonstances déterminer toutes les actions des personnages. Elle accorde plutôt une part déterminante aux décors (intérieurs et extérieurs), ce qui a pour effet de créer des atmosphères envoûtantes, voire troublantes ». Pour toutes ces raisons et bien d'autres encore, *Mourir comme un chat* est un livre qu'il faut absolument se procurer.

Hélène MARCOTTE

après l'éden
Marcel GODIN
l'Hexagone, Montréal, 1986, 102 p. (11,95 $)

Le huitième livre de Godin renferme huit nouvelles présentées sous forme d'un diptyque. «L'Endroit» de la première section collé à la vie se complète dans «l'Envers» de la seconde que le rêve nourrit. De la fièvre productrice suscitée par le printemps à l'exaltation et à l'hystérie qu'inspire l'Est, se situent des souvenirs où se mêle l'artifice de la fable. En effet, l'évocation des quatre saisons du premier volet peut se rabattre aisément sur les visions surréalistes des points cardinaux de l'autre. Le premier sentiment de liberté où l'on apprend les éléments de la condition humaine, sorte de printemps de la vie, n'est guère étranger à l'Est, le paradis des paradoxes. Si l'été des ouragans découvre une Marie mystérieuse et envoûtante, le Sud évoque la femme transcendée, Reine. L'Ouest, ce cimetière perpétuel du soleil, appelle pour ainsi dire la figure du chasseur quasi barbare qui, à chaque automne, abat incontinent l'orignal trompé. Enfin, la blancheur oppressive du Nord suggère le froid sournois et presque meurtrier de l'hiver.

À l'image d'un Janus inspiré par le passé et regardant résolument vers l'avenir, ces courts textes imbibés des faits heureux d'un hier vraisemblable se tournent cependant vers une source inspiratrice illuminée par le merveilleux. Les couleurs retenues pour chaque point cardinal donnent vie aux quatre saisons toutes chargées de souvenirs. Cette vision des choses, certes riche en symboles, est cependant entachée par des négligences assez graves au niveau de l'écriture, ce qui, malheureusement, ternit passablement la qualité de l'ouvrage.

Yvon BELLEMARE

ni le lieu ni l'heure
Gilles PELLERIN
L'instant même, Québec, 1987, 172 p.

Rédacteur en chef de la revue *Nuit blanche*, Gilles Pellerin, qui avait publié en 1982 *les Sporadiques aventures de Guillaume Untel*, revient avec un autre recueil de nouvelles, *Ni le lieu ni l'heure*. Divisé en trois parties respectivement intitulées : « la Faveur de la nuit », « Incidents groupés » et « les Lignes de leurs mains », le recueil regroupe trente nouvelles d'inégales longueurs et de thèmes variés. Onze ont déjà paru dans diverses revues.

Pellerin manie avec adresse les tons et les styles : réalisme, ironie, humour... se marient avec bonheur dans les diverses nouvelles : « ... cette rotation des chemises, des culottes, des caleçons, des linges à vaisselle sur eux-mêmes doit avoir une haute signification philosophique, genre le-serpent-qui-se-mord-la-queue, le flux cosmique, l'éternel retour, l'alpha et l'oméga » (p. 77). De plus, le rythme de l'écriture varie tout au long du recueil : retenu dans la première partie, il devient enlevé dans la seconde. Les textes, jamais banals, tiennent le lecteur captif du début à la fin puisque, bien que puisant son inspiration dans la vie de tous les jours, l'auteur parvient à surprendre le lecteur par des chutes habilement menées. Les dénouements des nouvelles ne se laissent jamais pressentir. J'ai particulièrement apprécié « Perrault au lavoir », « La ramener quelque part », « Filature » et « la Confession d'un bibliomane », où le protagoniste conserve le nom et l'emploi de l'auteur. *Ni le lieu ni l'heure* nous révèle donc un écrivain en pleine possession de ses moyens et mérite d'être lu par tous les amateurs de bonne littérature.

Hélène MARCOTTE

le traversier
Esther ROCHON
La Pleine lune, Montréal, 1987, 188 p.

Le Traversier, qui regroupe neuf nouvelles de science-fiction, est une excellente introduction à l'œuvre d'Esther Rochon. En effet, ces nouvelles sont très représentatives de son imaginaire, de ses préoccupations et de son écriture.

Les quatre premières nouvelles font partie du *Cycle du labyrinthe*, un univers imaginaire qui s'articule autour du concept bouddhique de la quête du centre. L'auteure livre ici différentes versions de cette quête d'identité, différents parcours qui mènent à la rencontre de soi. L'approche est variée d'une nouvelle à l'autre : métaphysique dans « le Traversier », sociologique dans « le Labyrinthe », esthético-symbolique dans « la Double Jonction des ailes » et « Dans la forêt de vitrail ».

L'image du labyrinthe, qui permet le passage d'un univers à un autre, est une belle représentation du monde tel que le conçoit l'auteure. Il favorise l'échange, l'ouverture aux autres et à la différence. Ses personnages se proposent d'ailleurs comme des intermédiaires ou des passeurs sans en être vraiment conscients, ce qui les protège contre les excès du prosélytisme et les pièges de l'exercice du pouvoir politique.

La plus récente nouvelle, « la Nappe de velours rose », présente toutefois un personnage féminin qui assume des fonctions de leader charismatique. Cette volonté d'engagement social traduit une nette évolution chez les personnages de Rochon comme si cette maturité coïncidait avec celle de l'auteure dans le développement de son œuvre.

La conclusion qui s'impose à la lecture de ce recueil, c'est que la rédemption humaine est toujours possible à condition de savoir trouver le chemin de son centre personnel. Cette quête intérieure peut être plus ou moins longue et ardue mais ne saurait être infructueuse. Sinon, cela reviendrait à nier l'existence de l'âme, position inconciliable avec l'œuvre d'Esther Rochon dont la portée spirituelle est constamment inscrite en filigrane. C'est sans doute pour cette raison aussi que s'y révèle une sérénité émouvante chez les personnages.

Claude JANELLE

un singulier amour
Madeleine FERRON
Boréal, Montréal, 1987, 195 [2] p.

« Pourquoi s'embarrasser d'écriture et de questions métaphysiques ? », se demande Marie, la narratrice de l'une des nouvelles (« le Matin ») du dernier recueil de Madeleine Ferron. Pour le plaisir du lecteur, me suis-je dit, pour lui faire partager avec contentement les sentiments et les émotions d'une auteure en pleine possession de ses moyens. Madeleine

NOUVEAUTÉS

Ferron, qui a déserté sa Beauce natale pour habiter la ville (« Quand le malheur frappe, ceux qui le peuvent bouclent leurs valises »), a modifié sa vision des êtres et des choses, et a perfectionné son écriture. Les petits tableaux qu'elle nous offre dans *Un singulier amour*, son meilleur recueil, à mon avis, car elle a mûri, comme le bon vin, sont souvent issus de banals faits divers qu'elle filtre à travers son imaginaire et qu'elle rend sans trahir ni cacher ses émotions. Un jeune homme lance son camion blindé dans un centre commercial pour protester, comme le vieux Menaud avant lui, contre l'envahisseur qui a détruit, tel un vulgaire vendale, le paysage de son enfance (« le Vendeur du temple »); une femme d'un certain âge — les héroïnes ont vieilli chez Madeleine Ferron — fait un voyage en train en Gaspésie pour noyer sa solitude et repart aussitôt qu'elle a atteint Gaspé, sans laisser de trace (« le Voyage à Gaspé »); au lieu de s'adonner à l'écriture, une autre femme arpente le Vieux Québec. Bouleversée par l'attitude quelque peu provocante de quelques touristes, elle rentre à la maison en toute hâte, comme si elle avait peur de rater un rendez-vous d'amour. L'amour est d'ailleurs omniprésent dans les quatorze nouvelles de recueil et sert de lien entre chacune d'elles qui se déroulent tantôt à la ville que l'auteure tente de découvrir, d'apprivoiser, tantôt à la campagne qu'elle aime à décrire. Voilà sans doute une œuvre de grande qualité, l'un des beaux recueils de nouvelles publié cette année. J'ai particulièrement apprécié « la Dame en gris », une nouvelle fantastique où apparaît le fantôme de la seigneuresse du manoir de l'Île-aux-Grues, et « Dolorès », dans laquelle une jeune fille permet à un vieux fermier de son entourage, qui avait un passé, de se forger aussi un avenir. À lire absolument pour le charme de l'écriture et le plaisir de l'anecdote.

Aurélien BOIVIN

pédagogie

les projets d'enfants, un chemin qui a du cœur
Claudette GIROUX-SAINT-DENIS
Centre d'intégration de la personne, Sainte-Foy, 1986, 182 p.

Dans *les Projets d'enfants, un chemin qui a du cœur*, Claudette Giroux Saint-Denis nous livre la vie d'un projet personnel d'éducatrice, une démarche de conscience et de création de soi. Tout au long des pages, on sent vibrer le souffle de l'auteure qui se raconte et qui exprime sa recherche d'un plus être. Son témoignage indique d'abord à quelles sources elle nourrit et renouvelle sa relation ouverte à l'enfance. Puis, elle nous invite à communiquer avec elle par le biais de son journal de bord.

Cet instrument de réflexion dans lequel sont notés les faits, rappelées les émotions et recueillies les premières réflexions des enfants nous offre la possibilité d'imaginer certains instants privilégiés que l'auteure a vécus avec des enfants du primaire. Découvrir et ressentir

semblent être les deux pôles magnifiques du monde réel et imaginaire de cette pédagogue qui nous invite à dépasser la contradiction et à développer notre propre démarche d'ouverture au monde.

Aline DESROCHERS-BRAZEAU

répertoire du vocabulaire oral des 6-12 ans. évaluation de l'étendue du vocabulaire oral et écrit.
Robert R. PRÉFONTAINE
Boucherville, Le Sablier inc., 1987, 80 p.

Depuis presque vingt ans, Robert R. Préfontaine se préoccupe du vocabulaire oral et écrit des enfants. Après le *Vocabulaire oral des enfants de 5 à 8 ans au Canada français*, l'*Acquisition orthographique du vocabulaire oral* et l'*Échelle de langage et d'acquisition orthographique*, il présente maintenant un répertoire du vocabulaire oral pour mieux nous renseigner sur le lexique usuel des élèves du primaire. Cette liste de mots a été élaborée à partir de communications orales libres de type expressif, poétique, incitatif et informatif provenant d'élèves de sept régions géographiques et socio-culturelles du Québec. Ce répertoire comporte 4 867 vocables différents répartis sur 6 échelons selon leurs fréquences respectives. Les mots sont présentés par ordre alphabétique et par ordre de fréquence inverse.

Cette recherche lexicologique a été entreprise dans le but de fournir un instrument d'évaluation de l'étendue du vocabulaire oral et écrit. L'évaluation peut se pratiquer de façon manuelle ou automatique. Grâce au didacticiel EVE, il est possible d'estimer la richesse du vocabulaire utilisé dans un texte, de situer cette production écrite sur une échelle d'étendue et d'en juger la lisibilité. L'auteur propose également d'autres applications pédagogiques possibles. Le répertoire peut constituer un vocabulaire de base pour l'enseignement du français aux allophones ou encore mesurer les caractères de lisibilité des textes proposés aux élèves du primaire et du secondaire.

Un tel outil pédagogique sera sûrement apprécié puisqu'il n'existe pas de matériel québécois qui puisse évaluer le vocabulaire de nos élèves. Cependant, il ne faut pas oublier qu'il ne fournit qu'un indice de la richesse du vocabulaire, qui ne peut tenir compte du caractère approprié des mots employés. De plus, l'auteur est, à notre avis, trop laconique sur la façon d'interpréter ces indices selon les niveaux scolaires, les types de discours, les thèmes conversationnels, les situations de production... Enfin, on pourra toujours s'interroger sur la conception des échelles basées uniquement sur les fréquences d'utilisation. Des critères sémantiques généraux contribueraient à répartir autrement des niveaux lexicaux trop hétérogènes. Le seul critère complémentaire utilisé (qui tente de considérer l'emploi des mots) dénote une attitude normative par rapport à certains « anglicismes » comme steak, relish, slush, score, etc. que l'auteur « pénalise » en leur attribuant un « token » équivalent aux mots les plus fréquents.

Roger LAZURE

Pour un contenu linguistique oral au 2e cycle du primaire,
Luc OSTIGUY et Gilles GAGNÉ,
Université de Montréal,
PPMF primaire, 1986, 53 p.

Ce document est destiné aux didacticiens du français langue maternelle. Les auteurs y présentent un contenu linguistique pour l'enseignement de la langue orale au 2e cycle du primaire.

Le contenu d'apprentissage proposé dans le programme de français est d'ordre communicatif, les aspects linguistiques n'y figurant pas spécifiquement. Les auteurs suggèrent un contenu d'ordre linguistique traduit en terme d'objectifs linguistiques dans le cadre d'un élément d'apprentissage du programme : l'adaptation du discours à la variété de langue qui convient, c'est-à-dire, dans la pratique, l'utilisation par l'élève de variantes de registre soutenu en situation de plus grande formalité. Le contenu théorique comporte un certain nombre de variantes soutenues d'ordre phonologique, morphologique et syntaxique qui semblent être entendues et utilisées dans la communauté linguistique québécoise, du moins en situation formelle de communication et dont l'utilisation semble être perçue comme souhaitable dans ce cas.

À la suite du contenu linguistique théorique, sont présentés les résultats d'une recherche exploratoire. Ils montrent la pertinence de

certains de ces contenus linguistiques à des fins d'enseignement auprès d'élèves de 9 et 10 ans. Ces derniers utilisent déjà quelques-unes de ces variantes soutenues en situation formelle. Cependant, la plupart de ces variantes ne sont pas suffisamment utilisées par le groupe. Par ailleurs, on constate que des activités d'ordre métalinguistique ont conduit à une plus grande utilisation de la plupart des variantes de registre soutenu en situation formelle.

Cette publication a bien sa place dans le cadre de la formation des maîtres. La présentation d'un contenu linguistique apporte un complément de structuration utile au programme de français oral. La description de la recherche exploratoire fournit également une aide précieuse à tout didacticien soucieux d'élaborer une démarche pédagogique pour développer la conscience métalinguistique des élèves du 2e cycle.

Évelyne TRAN

poésie

fiction-nuit
Claudine BERTRAND
Éditions du Noroît, Saint-Lambert, 1987, 69 p.

voyante
Louise LAROSE
Éditions du Noroît, Saint-Lambert, 1987, 61 p.

En avril dernier, les Éditions du Noroît publiaient plusieurs recueils de poésie, dont deux ont retenu notre attention : *Fiction-nuit* de Claudine Bertrand et *Voyante* de Louise Larose. Divisé en trois parties respectivement intitulées « Textes des îles », « la Chambre en soi (13 arcanes retournés) » et « les Chercheuses d'images », le premier volume manque d'unité. L'auteure tente d'abord d'exploiter un exotisme un peu douteux : « nehinei noana holoholo/kaumaka luuluu » (p. 25), puis divague sur les thèmes du Tarot de façon plutôt convaincante, pour se rallier finalement à la cause féministe et délirer sur les femmes qui écrivent : « le je féminin pluriel/jusque dans le ‹ masculin grammatical e › » (p. 68). Bref, un recueil décevant tant au niveau stylistique, formel, que thématique.

Le second recueil ne rejoint le premier que par l'usage d'expressions anglaises qui sont on ne peut plus déplorables dans une littérature qui se bat toujours pour la survie de sa langue. Outre cela, le volume est excellent. L'auteure cherche à « voir et voir une seconde fois au cœur des frontières intimes » (p. 30) afin de saisir la réalité. Toutefois, elle n'y parvient pas réellement, pas plus qu'elle ne réussit à assumer sa liaison amoureuse qui se réduit à « un vidéo cheap pour projection privée » (p. 22). Une quête éperdue, lucide, voire amère ; une écriture moderne bien maîtrisée ; un recueil à lire.

Hélène MARCOTTE

récit

la fille de Suzhou
Denis AUBIN
La Nouvelle Barre du jour,
Montréal, 1987, 78 p.

Avec *la Fille de Suzhou*, Denis Aubin tranche radicalement avec ses autres textes, dont *Eros brun*, publié en 1981. Le volume se démarque surtout par l'écriture, mi-prosaïque, mi-poétique : une narration poétique, en fait, qui oblige à une lecture attentive, parfois ardue.

La fille de Suzhou est une « épopée singulière, amoureuse, en lutte contre l'espace, le temps, trafiquée par la mémoire des sens, les paramnésies de l'écriture ». Le narrateur tente de retrouver une fille imaginaire ou réelle, — il ne le sait pas trop bien lui-même, — en Chine, à Suzhou plus précisément. La police retarde ses recherches et lui cause quelques ennuis pour une raison qui demeure obscure. De toute façon, chasseur ou proie, les deux rôles semblent lui plaire. Fuite et poursuite, fugue et recherche : « Mais ce n'est pas tant la fuite qui [le] hante, que l'évasion » (p. 69).

Bien que le récit soit quelque peu hermétique, l'auteur charme le lecteur par la poésie de son texte : « Dans le soudain, irrémédiable, siffflerait vent d'un long silence, vide, et plus rien n'y aurait échappé. N'importe où. Personne. » (p. 7). De plus, Denis Aubin joue parfois sur un registre humoristique et réaliste à la fois : « chloroformer aux usages » (p. 24), « qu'elle se mortalise dans le corps » (p. 25)..., qui donne une dimension nouvelle au discours. Ainsi la recherche (réussite) stylistique et formelle de même que la richesse du vocabulaire font de ce volume un livre particulier, réservé à un public restreint, mais qui vaut la peine d'être lu.

Hélène MARCOTTE

revue

xyz, la revue de la nouvelle
En COLLABORATION
XYZ, Montréal, nº 11, 1987, 94 p.

XYZ est un médium dynamique. Après avoir récemment lancé une collection consacrée à la « novella » (longue nouvelle), voilà que les éditions XYZ offrent, pour la onzième parution de la revue du même nom, un numéro spécial de nouvelles... courtes !

Au sommaire : quatre-vingt-onze nouvelles d'une page au maximum, écrites par autant d'auteurs. La distribution est imposante : à peu d'exceptions près, les meilleurs nouvellistes québécois y sont — de Donald Alarie à Claude-Emmanuelle Yance, en passant par André Berthiaume et Monique Proulx — et les textes présentés proposent autant de visions différentes du genre. Morceaux de vie, fragments d'univers, instantanés parfois violents, souvent douloureux, la nouvelle format compact semble posséder plus d'impact pour étonner le lecteur, le déranger, voire l'agresser. L'action y est condensée, concentrée dans une écriture réduite à sa plus essentielle expression. Si l'exercice est exigeant, certains textes se révèlent comme de véritables modèles du genre : je pense notamment aux récits d'Aude et de Marc Sévigny (pour ne nommer que ceux-là), qui sont parmi les plus courts de la revue.

Avec ce numéro d'automne 1987, *XYZ* poursuit de belle façon la promotion d'un genre à la popularité toujours grandissante.

Claude GRÉGOIRE

NOUVEAUTÉS

romans

les trains d'exils
Réjean BONENFANT et Louis JACOB
l'Hexagone, Montréal, 1987, 199 p.
(Coll. Fictions)

L'Europe. La Deuxième Guerre mondiale. Les trains laissent aller les uns à la mort, ramassent les autres. Entre ces allers, ces retours, il y a la vie et l'amour : à Londres, dans un abri souterrain, Janvier le Québécois rencontre Vanessa, une Anglaise, et tous deux s'abandonnent momentanément l'un à l'autre sous le tumulte des bombardements ; en Normandie, Hans, un Allemand, assiste, impuissant, au viol par ses compagnons de régiment d'une jeune Française, Marie-Josèphe. Rencontres brèves mais marquantes, puisque, pour Janvier comme pour Hans, le temps et les horreurs de la guerre ne sauraient effacer en leur cœur et leur mémoire Vanessa et Marie-Josèphe. Ô hasard, au jour de la Libération, les trains feront se croiser les destinées des deux couples.

Fondamentalement optimiste, ce premier roman écrit en collaboration par Réjean Bonenfant et Louis Jacob semble malheureusement se complaire dans une providence qui détonne dans le contexte premier. Un récit au début bien mené et alerte, mais dont le déroulement événementiel laisse un peu perplexe.

Claude GRÉGOIRE

la cavée
Guy CLOUTIER
l'Hexagone, Montréal, 1987, 139 p.

La Cavée, c'est surtout une écriture qui fait apparaître au fil du roman des nuances affectives appartenant tantôt aux femmes, tantôt aux hommes. Ainsi tout ce feu que le personnage d'Emma couve depuis si longtemps, toute cette vie qui lui fait mal et qu'elle tait parce qu'elle appartient à cette lignée de femmes qui, pour avoir vécu « des siècles de soumission et de rage contenue, de souffrance et de dignités ravalées. Mais aussi des siècles de sagesse et de savoir [...], se sont « retranchées dans ce silence comme dans une zone protégée [...] afin de tisser à leur aise les racines d'un nouveau monde dans lequel elle trouverait leur juste place » (p. 136). Pour Emma tout cela a commencé le jour de l'exécution de la reine Marie Stuart à laquelle elle s'est longtemps identifiée.

Seulement voilà que son fils Roger est parti depuis quelques jours, s'enliser dans le marais malodorant de la Cavée, sur les berges de la rivière Lairet à Limoilou. Roger à qui il n'y a jamais moyen d'arracher un mot. Son mari lui dit qu'il faudrait faire quelque chose mais Emma ne répond pas, car Emma a toujours cherché ses mots. Alors pour garder le contact avec elle, Lucien, le mari, va se mettre à parler comme il ne l'a peut-être encore jamais fait. Par un fantastique débordement de mots il va lui dire ses souvenirs d'enfance, ses souvenirs secrets et intimes ; son lien avec la terre, avec la Cavée. Puis, il raconte à Roger l'histoire d'Asthen. S'il a peur pour son fils, il s'inquiète aussi pour sa femme depuis qu'elle s'est engagée sur le chemin qui mène à la Cavée, qu'Emma est allée régler ses comptes avec la reine Marie. Ce n'est pas de sa faute à elle si elle a accouché d'un garçon, brisant ainsi la lignée de toutes ces femmes à laquelle elle appartient. Roger va lui aussi couper les ponts avec la reine Marie afin de remodeler son corps d'homme pour le vivre cette fois.

Le lecteur n'a jamais accès directement aux pensées d'Emma, ce qui n'est pas le cas du personnage de Lucien qui prend souvent la parole, pour livrer son intimité. Par quelle voix Emma va-t-elle exister ? Par un très beau jeu d'écriture, un aménagement poétique tissé avec les mots de l'eau, du feu, de la terre et de l'air, Guy Cloutier fait apparaître une femme : elle luit dans ses mots. C'est ce procédé qui assure la crédibilité du personnage d'Emma ; qui fait que ses nuances affectives sont reçues aussi fortement comme provenant d'un corps féminin.

Sophie WAMPACH

voir le jour
Claire DE LAMIRANDE
Québec/Amérique, Montréal, 1986, 213 p.

Voir le jour narre les aventures du Norbert Pérégrin, un physicien de formation maintenant vendeur d'appareils de laboratoire. Sa femme, Marina, fait à son insu de l'espionnage industriel, depuis 13 ans. Avec la complicité de son patron, elle disparaît pour forcer son mari à dessiner un mystérieux appareil qu'il a le « don » de voir en filigrane dans le catalogue de la compagnie. S'ensuit un chassé-croisé de fuites et de poursuites au bout desquelles Marina meurt et dont Norbert sort en quelque sorte vainqueur.

Malgré ses allures de roman policier, *Voir le jour* est plutôt un récit onirisé, qui laisse chez le lecteur un arrière-goût d'insatisfaction en raison de coïncidences rocambolesques, de scènes où règne l'illogisme, de « ressemblance[s] hallucinante[s] » qui font sourire (p. 71) et de l'utilisation de moyens torturés pour faire passer de précieux renseignements ; sans compter un certain étalage d'érudition et, notamment, le caractère un peu primaire du sous-titre des 26 chapitres.

Le héros oscille sans cesse entre la réalité et le rêve, le vécu et l'appréhendé, le naturel et l'artificiel. Dans cette succession d'états réels et irréels, de pauses réflexives et d'hypothèses, de certitudes et de questionnements, l'usage constant de la phrase nominale, à rythme court, n'arrive pas à enrichir la structure fortement analeptique du roman, ni à assurer ou à maintenir le climat d'ambivalence, de dédoublement et d'équivoque manifestement recherché.

Car il est souvent question de miroir dans le texte. On y parle aussi à plusieurs reprises de « bras invisible », de chenille qui écrit un traité sur l'art de voler et on ne cesse de faire référence à cet appareil « subliminal » omniprésent dans le catalogue. On dit également de Norbert qu'il « avait cherché le fil qui traversait tout ce qu'elle [Marina] écrivait » (p. 124). En vain. Or voilà bien ce qui advient en réalité au lecteur : ce qu'il voit en filigrane, dans ce récit à la texture mal serrée, au réseau d'espionnage mal tramé, ce sont... les grosses ficelles du narrateur !

Jean Guy HUDON

l'académie du désir
Michel KHALO
VLB éditeur, Montréal, 1987, 279 p.

Tard dans la nuit, un homme, assis en face du Château Frontenac, laisse les souvenirs refaire surface. Il reconstitue alors « au gré des caprices de sa mémoire » (p. 14) une sombre histoire de meurtre.

Le premier roman de Michel Khalo, auteur québécois d'origine franco-libanaise, n'a pourtant rien du bon vieux polar traditionnel. L'intrigue policière sert de prétexte à la mise en place d'événements variés véhiculant un discours diversifié. À travers le roman d'initiation amoureuse d'un romantique, le journal intime d'un bisexuel sympathique, les allusions, en filigrane, aux événements d'octobre 1970 et les propos de personnages tous désireux de vivre, l'enquête du narrateur se transforme en une interrogation sur sa propre identité : « Comment cette vie même est-elle devenue le milieu qui a fait naître mon désir éroticomystique de narrateur ? » (p. 267). Malheureusement, la construction du récit, stimulante pour l'imagination du lecteur, ne met pas en

valeur cette possibilité d'une double lecture. Si la structure par analepses exige une attention soutenue et ne permet que de soupçonner «qui est qui» et ce qui les unit dans cette académie du désir, l'utilisation excessive de certaines tournures de phrase et surtout celle des jeux de mots d'une subtilité parfois douteuse: «Anussez-vous bien mes enfants.» (p. 168), alourdit le texte, éclipse le narrateur ainsi que la quête qui double son enquête.

Dommage. Mais c'est un premier livre. Et j'ai l'intuition de me plaindre d'un trop-plein d'énergie qui, dans l'avenir, pourrait se transformer en une source de plaisir intense pour le lecteur.

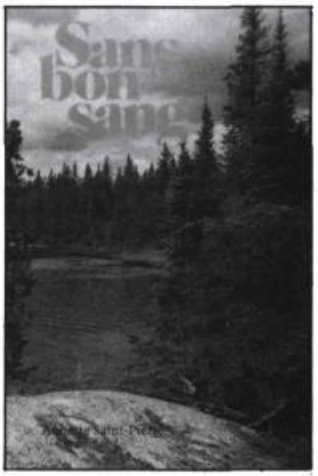
Christine HAMEL

fête des mères
Yves NAVARRE
Albin Michel, Paris, 1987, 216 p.

À 46 ans, Claire Brévaille, mère de trois enfants, étouffe dans l'étau de ses vingt-cinq ans de mariage avec Pierre. Elle sent le besoin de secouer sa vie échouée dans une grande banlieue cossue non loin de Paris. À la veille de la fête des mères, elle part donc en laissant un bout de papier laconique à la maison: «Je reviendrai». Oubliant son alliance, elle passe d'abord chez sa mère, Cléa, qui croit à la bonne intention de sa fille en cette période de l'année. Puis, comme une collégienne en vacances, elle savoure les premiers instants affriolants de cette nouvelle liberté dans un hôtel où elle avait rêvé depuis longtemps de revenir. De multiples péripéties les unes aussi surprenantes que les autres font surgir des réflexions constantes que les souvenirs qui affluent ne cessent d'alimenter. Cette femme mûre que le doute ronge et féconde en permanence s'intéresse davantage à son fils Marc et à son copain Jean-Baptiste qu'à son mari avec qui a disparu cette stimulante concordance entre les idées et les émotions. Mêlée à une aventure amoureuse, elle aura de la difficulté à semer l'amant intempestif pour enfin revenir chez elle et apprendre le malheur qui a frappé son compagnon d'un quart de siècle.

Cet ouvrage de Navarre, en reprenant les thèmes qui lui sont chers, émaille le texte de phrases sentencieuses, de maximes qui rappellent la complexité de cette sorte de jeu humain qui consiste à abandonner l'autre en premier, veillant à n'être jamais l'abandonné de quelqu'un. Dans un style alerte où la chronologie ne souffre aucune barrière, il fait bon d'accompagner cette femme à l'allure libérée dans un Paris sillonné par les cars de police. En somme, l'écriture percutante de contrastes volontairement entretenus à laquelle s'ajoute le jet rapide des images suggérées inscrit un mouvement à l'ensemble, qui tient de l'incantation.

Yvon BELLEMARE



sans bon sang
Annette SAINT-PIERRE
Éditions des Plaines,
Saint-Boniface, 1987, 246 p. (8,95 $)

L'engouement récent pour les communautés francophones de par le monde a conquis le milieu littéraire canadien. Des publications dans la langue de Molière émergent de toutes les parties du pays. Dernièrement, paraissait aux Éditions des Plaines le dernier roman d'Annette Saint-Pierre, co-directrice de cette maison d'édition située à Saint-Boniface, centre de la vie francophone au Manitoba.

Cette fervente adepte du français a consacré en 1975 une étude à sa célèbre compatriote, Gabrielle Roy, intitulée *Gabrielle Roy sous le signe du rêve*. Sensibilisée aux problèmes sociaux du Manitoba, Annette Saint-Pierre s'attache à décrire les difficultés d'adaptation des métisses de la province. *Sans bon sang* décrit les tribulations d'une jeune fille née d'une mère québécoise et d'un père autochtone. Martha, poussée par une mère aigrie, renie d'abord ses origines amérindiennes. Obnubilée par ses traits métissés, elle ne parvient pas à s'insérer dans une société aux principes ségrégationnistes. Martha, déchirée par ses origines doubles, vacille entre deux modes de vie en perpétuel conflit. L'image d'un père affublé des traits de l'Amérindien déchu condamne la jeune fille à refouler une partie de son identité. Néanmoins, les péripéties de l'existence l'entraîneront sur le chemin de la libération.

Annette Saint-Pierre, en s'attaquant aux phénomènes raciaux, dévoile une problématique complexe difficile à cerner dans un roman. Le lecteur ne saisit pas distinctement le déchirement de Martha. Sa quête d'identité s'apparente davantage aux révoltes d'une adolescente en proie à une crise de personnalité.

Une intrigue amoureuse d'un romantisme douteux, un style grinçant aux maladresses grossières enlèvent toute crédibilité au narrateur. D'autres études doivent certainement traiter du thème de l'insertion sociale avec plus de profondeur que ne le fait ce roman.

Danielle PITTET

théâtre

la danse de l'amante
Madeleine OUELLETTE-MICHALSKA
La Pleine lune, 1987, 64 p.

L'écriture au féminin s'attache particulièrement à la mémoire corporelle. «Le corps amoureux, sa quête de liberté, ses festivités érotiques veulent saisir ce qui fuit à jamais; le commencement de l'amour». Le premier corps où s'éprouve, pour chacun/e, l'intensité du premier amour, l'amour d'avant les mots, la loi ou le temps, c'est le corps de la mère.

Dans cette dramatique remplie de poésie, Madeleine Ouellette-Michalska met en scène une amante philosophe, sorte d'Euguélionne des années 1980, dans sa rencontre avec l'homme qui se cherche et qui éprouve un sentiment d'ambivalence à l'égard de sa mère. À leur tour, le fils et la fille dialoguent avec leur mère sur la question de leurs origines et du désir. Conformément aux données de la psychanalyse, le rapport symbolique mère-fille y est vu comme plus complexe que la relation mère-fils; cependant, cet aspect du dialogue est moins convaincant, aux yeux du lecteur, que tous les autres thèmes explorés: le corps à corps dans le fusionnel, les vies qui nous traversent, l'apprivoisement de la mort, le bonheur de l'instant.

L'auteure a conçu ce livre à la suite d'une brève dramatique qu'elle a diffusée à Radio-Canada (automne 1986). Visiblement, *la Danse de l'amante* ainsi que la postface, très riche, de Chantal Chawaf ont été écrites avec beaucoup de plaisir, un plaisir qui se transmet lors de la lecture.

Marie-José DES RIVIÈRES